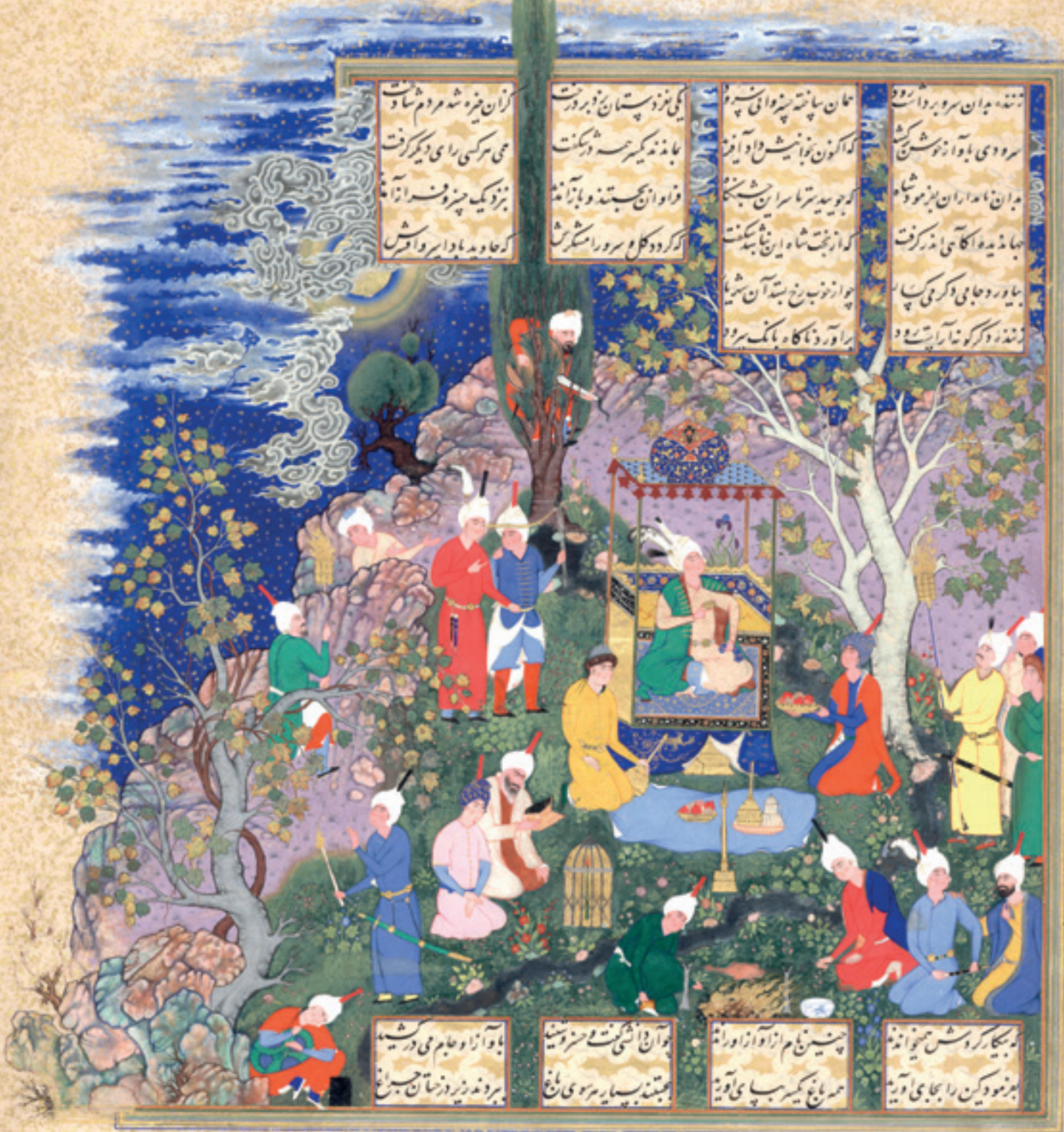


زنده جان سرور و دوست
سرودی باواز نوشن
بر این ماه اران بزمو شاه
چنان دیده آکاهی مذکر گرفت
بیاورد جانی دگر می کپ
زنده دگر که نشا آریست

عنان سپانته پنهانی سپرد
که اکنون تو نباشی او آفر
که جوید ترا سر این شب بخند
که از بخت شاه این شب بگفت
چو از نوبت بن بست آن شیر
بر آورد دنگار با گم سرور

یکی نزد پستان نوبر دست
با ندید کیر حسه در بگفت
فراوان بگفتند و بازانند
اگر دو کل و سرور امشگرش

کران خیره شد مردم شاد
همی سر کسی رای دیگر گرفت
نزدیک پنهان شدند از آن
که عاود با دسر و امشگرش



که بیکار کردش همینو آند
بزمو دگر را بجای آورید

پیشین نام از او آواز دانه
عمر باغ کیر سپای آورید

پوران اشکی گشت حسرتین
بختن بسیار مره می مانع

با و آزا و جام می در شیشه
بردند ز روز زمان حسرتین

VISIONS DU PARADIS

Il est un « paradis » – du perse *pairi-daeza*, désignant un jardin clos. Une invitation à l'éveil des sens. Profusion de fleurs parfumées, roses, jasmins, tulipes, à l'ombre des palmiers, cyprès et oliviers... Bruissement des fontaines, chant des oiseaux... Saveur du raisin, des agrumes... Autant de plaisirs colorés, odorants, sonores et gustatifs que le jardin d'Orient décline à l'envi. Quand les jeux d'eau, ou la caresse de l'être aimé, font frémir la peau...

PAR MARIE-ÉMILIE FOURNEAUX

Jardins d'Orient, De l'Alhambra au Taj Mahal

INSTITUT DU MONDE ARABE, PARIS

DU 19 AVRIL AU 25 SEPTEMBRE 2016

Ce délicieux « superflu » – que le philosophe Ibn Khaldoun (1332-1406) considérait, avec les arts et le luxe, comme un des attributs de la vie urbaine – distingue les jardins d'agrément des vergers, oasis et autres cultures vivrières. Un superflu qui repose, dans ces régions arides, sur une ingénieuse maîtrise de l'eau – initiée dans le Croissant fertile il y a 10 000 ans et perfectionnée à travers tout le monde arabomusulman du VIII^e au XII^e siècle. Aqueducs, ponts, barrages et digues permettent la dérivation du cours des fleuves – du Tigre, de l'Euphrate ou du Nil – et amènent l'eau au cœur des villes. Ainsi le canal, motif récurrent des jardins les plus fastueux, est-il directement issu des *seguias*, *qanât*, *aflaj* et autres systèmes d'irrigation ayant façonné les territoires agricoles.

Plus que la végétation, la seule présence de l'eau fait le jardin. Son murmure participe à la quiétude des lieux. Elle symbolise la vie et le monde qui en découle. La source, l'oiseau qui vient s'y abreuver et l'homme

s'y purifier sont un microcosme. Les jardins des mosquées sont rarement plantés, et les maisons traditionnelles arabes s'organisent autour d'une cour centrale – en partie héritée des Romains – qui fait office de jardin. Protégée du tumulte de la ville écrasée de soleil, elle abrite une fontaine décorée avec soin, au centre d'un parterre de pierre ou de céramique. Elle est représentative de la vieille ville de Damas, construite autour d'un dense réseau de cours, et demeure particulièrement présente en Andalousie avec le *patio* et au Maroc avec le *riyadh*.

Apanage des dignitaires, le jardin d'agrément symbolise quant à lui le pouvoir, la maîtrise de la nature. Le prince est l'équivalent d'un magicien faisant fleurir le désert ! Ainsi la luxuriance et les fastes de son jardin – propice aux plaisirs de la chair et aux somptueuses festivités – marquent-ils sa puissance au même titre que la majesté de son palais. De l'époque préislamique, avant le VII^e siècle de notre ère, les poètes arabes chantent les jardins extraordinaires de la péninsule, comme ceux de Ninive ou de Nimrud créés par les rois assyriens en Mésopotamie (VIII^e-VII^e siècles av. J.-C.). Mais c'est la Perse qui invente le jardin

divisé en quatre parties, selon un schéma encore en vigueur. Et plus particulièrement Cyrus, fondateur de la dynastie achéménide. Lorsqu'il établit, vers 550 av. J.-C., sa résidence à Pasargades sur le plateau iranien, ce roi privilégie la géométrie des plantations et du réseau d'irrigation. Son jardin – dont il ne reste que des vestiges – est structuré par un immense bassin trapézoïdal, croisant à angle droit une large allée. La grande pièce d'eau, dominée par un pavillon ou un kiosque – du persan *kushk* désignant un petit palais –, reflète les cieux d'où les souverains persans disaient tirer leur pouvoir. Les parcelles, irriguées par des canaux et des rigoles, accueillent une végétation abondante contrastant avec les montagnes arides des alentours. Naît ainsi le jardin persan classique, appelé

chahâr-bâgh ou « quatre jardins ». Le modèle, largement repris et diffusé par les conquérants arabes, demeure la référence du jardin oriental, tant dans la tradition profane que coranique – sa structure quadripartite étant très proche de l'image du paradis dans l'Islam, traversé par quatre rivières d'eau, de lait, de vin et de miel. Le jardin palatin sera sublimé sous l'autorité des califats, omeyyade à Damas, abbasside à Bagdad et fatimide au Caire. Il atteint son apogée, à l'ouest, sous le règne des souverains de l'Andalousie arabe (du XVIII^e au XV^e siècle) et, à l'est, sous celui des empereurs et dignitaires moghols (du XVI^e au XIX^e siècle) en Inde. Grand amateur de jardins, Bâbur, premier empereur moghol, introduit en Inde la tradition persane. Une passion affichée sur



«C'est armé du "tracé direct" du contour que j'avais mis au point avec mes partenaires en graffiti sur les murs de Paris que j'ai investis le dessin des *chahâr-bâgh*, les jardins antiques orientaux. Ma pratique est virale et en débordement depuis un temps certain... Dans les surfaces à accaparer, lorsque je me suis attaqué aux toits parisiens notamment, ou quand le lettrage est transformé, excédé pour générer une vision d'ensemble plus qu'un enchaînement de lettres closes.» Sliman Ismaili Alaoui, Franco-Marocain signant Nascio a très vite vu l'appel de l'aérosol comme « un vaste dessin dépassant le cadre de la feuille de papier », mais aussi une pratique codifiée, avec ses styles, ses maîtres. Tout comme celle des miniatures safavides, dont il a sciemment feuilleté sans trop s'attarder les reproductions, pour en conserver l'impression de foisonnement, la vue profuse. *Abstractions guidées*, l'œuvre réalisée pour le prix SAIMA (Société des Amis de l'IMA), en reprend la structure quadripartite et la liberté du tracé en la muant en jardin calligraphique. Si Youssef Ishaghpour affirme qu'avec la miniature persane, « le spectateur n'est pas dans l'image, ni devant elle, mais fasciné par elle », la rencontre entre les kaléidoscopes muraux de Nascio, souvent réalisés sans recul et sans repentirs, et l'image du « paradis de tous les sens » n'est sans doute pas fortuite. ■ Tom Laurent



Nascio. *Abstractions guidées*. 2016, technique mixte sur toile.

les manteaux, les ceintures ou les châles. Se vêtir d'un « jardin », c'est s'envelopper du paradis. Les toiles de tentes se parent aussi de motifs floraux, imprimés, brodés ou tissés de soie. En voyage ou en campagne militaire, l'atmosphère paisible et sereine des jardins accompagne ainsi les souverains moghols... jusque dans leurs demeures éternelles. Le Taj Mahal s'ins-

pire en effet des principes du *chahâr-bâgh*, avec un raffinement inégalé. Autour de ces mausolées, les « paradis » évoquent une nouvelle fois l'Éden, telle une inlassable boucle symbolique. Une vision idéelle allée à une remarquable gestion des énergies qui ont fait – et font encore – du jardin d'Orient un modèle d'aménagement paysager largement exporté, y compris sur le parvis de l'Institut du monde arabe, dans un espace créé par Michel Péna où domine une gigantesque anamorphose de François Abélanet. ■

Jardin de palais dominant un lac et un paysage de collines.
Vers 1750, Hyderabad, Inde, gouache sur papier.
Fondation Custodia, Collection Frits Lugt, Paris.